

Une honte de choc

L'heure est au déboulonnage des statues et à la destitution des grandes figures qui ont marqué l'histoire. Tous y passent, de Christophe Colomb à Gandhi, de Colbert à Churchill. Les nouveaux « entrepreneurs de morale¹ » partent en croisade : ils révisent, condamnent, suppriment, dé-patrimonialisent. C'est la « cancel culture » portée par un révisionnisme historique polarisé par le catastrophisme, le moralisme et l'identitarisme². En Europe, le mouvement avait été lancé à la faveur de la fin de la guerre froide dans les ex-pays communistes. Il a été poursuivi quand la remémoration de l'esclavage et du colonialisme est devenue un enjeu central d'une remise en cause accusatrice de l'histoire de l'Europe pour, finalement, toucher les États-Unis à travers la question de la discrimination raciale. Une vague d'épuration a frappé le patrimoine confédéré qui se propage dans le monde entier. Peu à peu, un *populisme de la mémoire* hypermédiatisé a pris le pas sur le lent travail de l'histoire des historiens. L'opinion se fait juge, la morale est érigée en critère de véracité, l'émotionnel supplante le rationnel, la contrition devient valeur suprême. La commémoration du pire paraît subordonner l'histoire savante au rang de discipline servante. La collapsologie est devenue le nouvel horizon de la pensée et le paradigme dominant des sciences humaines et sociales. L'effondrement planétaire annoncé concerne l'avenir mais aussi l'histoire, ses modes de narration et les grands récits édificateurs. Les théories « effrondistes » et catastrophistes relèvent d'une idéologie réactionnaire « confondant opinion et connaissance, et plus, encore, morale et politique³ ».

1. Selon l'expression du sociologue Howard S. Becker.

2. Voir Perrine Simon-Nahum, *Les déraisons modernes*, Paris, L'Observatoire, 2021, p. 12-13.

3. Jared Diamond, *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*, New York, Penguin Books, 2005.

Chaque génération connaît ce phénomène de *dépatrimonialisation*. La revue de Le Corbusier, *L'Esprit nouveau*, n'avait-elle pas lancé une enquête dans les années 1920 qui s'intitulait : « Faut-il brûler le Louvre ? » Aujourd'hui, c'est Le Corbusier qu'on veut brûler. Il connaissait cette manière bien française de s'auto-mésestimer, de briser la statue de ceux qui ont fait œuvre d'innovation. Lisons *La Charte d'Athènes* : « La France, laboratoire des idées, se plaît depuis un temps à écraser, mépriser, ignorer, rejeter, décourager ses inventeurs. »

Cette mise en examen de l'histoire et des mythes mémoriels a touché la France et la manière dont les Français ont vécu la guerre, Vichy et l'occupation nazie. Depuis la fin des années 1970, c'est une source permanente de controverses et de polémiques. Rarement une période n'a suscité autant l'intérêt et les travaux des historiens, et ce très peu de temps après les événements. Des avancées majeures ont permis de mieux appréhender ces « années noires ». Tous les pays européens ont été concernés par cet effort d'historisation. Le chantier est toujours actif. Il a évolué, normalement, en fonction de l'évolution des mentalités, des questionnements et des ressources archivistiques. Pourtant, parallèlement à ces travaux qui doivent affronter la difficile question de la complexité des sociétés et des attitudes en situation d'extrême, où chaque geste peut emporter des conséquences majeures et dramatiques, une mémoire sociale chemine, entre l'affect et l'émotion, donnant lieu à des usages politico-moraux. Cette mémoire est souvent en décalage, voire en opposition avec l'histoire des historiens. Elle se déploie dans un cadre où prédominent les effets d'opinion et de médiatisation, où la vulgate s'autorise des libertés avec la connaissance et ses protocoles. Ce phénomène, renforcé par la puissance de viralité des réseaux dits « sociaux », est porté par un mouvement général postmoderne marqué par l'obsession de la révision morale du passé. Dans un contexte de mise en cause généralisée des instances et des acteurs légitimes du savoir, le jugement rétrospectif a tendance à tenir lieu de « vérité ». La remémoration des « années noires » et la polarisation sur le patrimoine « dissonant » (comme celle du colonialisme) deviennent un terrain de jeu pour les « redresseurs de morts » qui prétendent révéler ce que les historiens n'auraient pas voulu ou pu montrer et qui, au nom de la « vertu dénonciatrice », défont les réputations, qualifient ou disqualifient. Le dernier livre de l'historien de l'opinion française sous Vichy, Pierre Laborie, était justement consacré à l'analyse du « venin » du « mémorialement correct⁴ » et de son « pouvoir sans réplique » : comment les modes de construction du rapport au passé font-ils intervenir des « usages parfois aussi imposteurs que les impostures qu'ils prétendent démasquer⁵ » ?

4. Pierre Laborie, *Le Chagrin et le venin. La France sous l'Occupation, mémoire et idées reçues*, Paris, Bayard, 2011, p. 11.

5. *Ibid.*, p. 279.

Ce symptôme général est repérable dans la manière dont on traite depuis quelques années la mémoire et l'œuvre d'un des architectes les plus connus au monde : Le Corbusier.

Dans l'oraison funèbre qu'il prononça à son « vieux maître » et « vieil ami », le 3 septembre 1965, André Malraux rappelait la tradition de haine qui a poursuivi Le Corbusier de son vivant : « Aucun n'a été si longtemps, si patiemment insulté. La gloire trouve dans l'outrage son suprême éclat, et cette gloire-là s'adresse à une œuvre plus qu'à une personne, qui s'y prêtait peu. » Cela n'avait pas empêché le ministre de la Culture du général de Gaulle de confier à cet homme hors des séries le projet de création d'un musée consacré à l'art contemporain qui devait s'inscrire dans le nouveau quartier de la Défense. Malraux pensait que la mort allait enfin permettre un apaisement et que la postérité mémorielle de l'architecte serait plus clément. Il se trompait. Le cinquantième anniversaire de la mort de Le Corbusier⁶ a été une sorte de jeu de massacre sur la mémoire de l'architecte urbaniste le plus connu au monde. Son goût de la provocation et de la polémique, qui l'a lui a permis d'accéder à la célébrité très tôt, s'est retourné contre lui et a fait oublier que son ambition ultime était de restituer « le fondement humain du problème architectural⁷ » et qu'il était avant tout un « idéaliste ». Mais Malraux se trompait en pensant que l'homme était hors du champ de la critique. Désormais, cette « haine » s'adresse autant à l'œuvre qu'à l'homme. On cherche avec délectation le « document embarrassant⁸ », la phrase ou « les rencontres qu'il eût mieux valu ne pas faire⁹ » qui vont permettre de révéler la « vraie » personnalité de cet homme et de certifier (ce que nous savions déjà) qu'il n'était ni un héros ni un saint, mais qu'il était (ce que nous ne savions pas) un « fasciste » ; un fasciste qui s'ignorait car « lui-même ne l'a jamais affirmé, ni proclamé, ni avoué, ni en public ni en privé¹⁰ ».

Le soupçon est venu de Suisse en 2010. La banque UBS a mis fin à une campagne publicitaire centrée sur le fameux architecte chaux-de-fonnier, que la presse helvétique accusait d'antisémitisme. Après son effondrement suite à la crise bancaire et financière de 2008 et son sauvetage par la Banque nationale suisse, l'UBS voyait là une opportunité pour se refaire une image morale. Ce

6. Charles-Édouard Jeanneret-Gris. Il est né en le 6 octobre 1887 à La Chaux-de-Fonds, en Suisse romane, et il est mort le 27 août 1965 à Roquebrune-Cap-Martin.

7. André Chastel, *Architecture et Patrimoine. Choix de chroniques du journal Le Monde*, Paris, Imprimerie nationale, 1994, p. 169 (article nécrologique).

8. François Chaslin, *Un Corbusier*, Paris, Seuil, 2015, p. 176.

9. *Ibid.*, p. 271.

10. *Ibid.*, p. 119.

qui a provoqué cette décision aurait pu passer inaperçu. On peut lire sur le site de la RTS (Radio-Télévision-Suisse) au 28 septembre 2010 :

L'écrivain et architecte genevois Daniel de Roulet révélait déjà en 2005 les penchants antisémites du Corbu. Dans un texte paru dans la revue d'architecture *Tracés*¹¹, Daniel de Roulet se demande pourquoi Le Corbusier a transporté son bureau ainsi que son domicile à Vichy au début des années 40. « J'ai été très étonné d'y découvrir que mon architecte préféré avait été un collaborateur des nazis en France », écrit-il. Selon l'écrivain et architecte, Le Corbusier servait directement le maréchal Pétain et de nombreuses lettres témoignent de l'admiration du Corbu pour le régime français à la botte du III^e Reich.

Notons que cette banque connaissait bien Daniel de Roulet puisqu'elle lui avait attribué en 2001 une bourse de la Fondation UBS pour la culture pour « l'ensemble de son œuvre ». Tous les ingrédients de la polémique étaient réunis : Le Corbusier antisémite, vichyste, collaborateur. Quelle était la légitimité de l'auteur de ces affirmations graves et sur quelles sources s'appuyaient-elles ? Essentiellement trois lettres privées de l'architecte révélées en 2002¹². C'était un écrivain qui n'avait aucune compétence en histoire, sorte de chercheur du dimanche. Son récit rassemble tous les biais méthodologiques sur lesquels les professeurs mettent en garde les étudiants d'histoire : « De telles qualifications, extrêmement graves et fondées sur l'utilisation de fragments de correspondance extraits de leur contexte biographique et historique, ont été prises au sérieux par certains et appellent une mise au point quant aux positions d'une des plus grandes figures non seulement de l'architecture, mais aussi de la culture moderne¹³. » Et surtout, le présupposé de départ est lié à un point de vue moral qui vise à dénoncer, accuser, et non à débattre. L'écrivain, bien que dilettante raffinée, est un militant de l'objection de conscience. L'attaque était relayée par un ancien professeur d'histoire d'architecture de Lausanne, partisan des théories vernaculaires chères à Ivan Illich, dont les fondements anti-modernistes (voire réactionnaires) se situent à l'opposé de ce que représente Le Corbusier¹⁴. Il est convaincu que la reconsidération du passé de Le Corbusier conduira au

11. Daniel de Roulet, « Sur les traces du Corbusier, un voyage à Vichy », *Tracés*, n° 20, octobre 2005 ; *Id.*, *Un glacier dans le cœur*, Genève, Métropolis, 2009.

12. *Le Corbusier, Choix de lettres*, Sélection, introduction et notes de Jean Jenger, Bâle, Birkhäuser, 2002.

13. Jean-Louis Cohen, « Le Corbusier, les Juifs et les fascismes. Une mise au point », octobre 2012, Stadt Zürich.

14. Pierre Frey, *Learning from Vernacular : pour une nouvelle architecture vernaculaire*, Arles, Actes Sud, 2010. Voir Véléry Didelon, « Pierre Frey. *Learning from Vernacular* : pour une nouvelle architecture vernaculaire », *Critique d'art*, n°37, printemps 2011, mis en ligne le 14 février 2012, consulté le 28 décembre 2019. URL : <<http://journals.openedition.org/>

retrait de son œuvre de la liste du Patrimoine mondial (la première candidature à l'Unesco a été rejetée en 2009, et finalement acceptée en 2017)¹⁵ ; c'est finalement l'Unesco qui se trouve dans le viseur : l'affaire est mondiale¹⁶.

La France prend le relais. Un effet d'opportunité éditoriale (le 50^e anniversaire de la disparition de Le Corbusier) va stimuler les ardeurs des « redresseurs de morts ». Un changement radical par rapport au 40^e anniversaire qui fut très consensuel dans l'admiration. Un tir groupé d'accusations très médiatisées visait à faire apparaître l'un des fondateurs du « Mouvement moderne » comme un adepte du « fascisme » dont l'œuvre même procéderait d'une vision totalitaire. L'homme aurait été contaminé par les passions tristes de son époque, notamment l'antisémitisme. Il aurait pactisé avec le régime de Vichy, mettant sa génialité au service d'une mauvaise cause et n'aurait été tiré d'affaire que grâce aux défaillances de l'épuration à la Libération, la confiance que le grand résistant Eugène Claudius-Petit a accordée au Corbu n'étant qu'une opération de « réhabilitation » relevant du « mystère »¹⁷. Il aurait trompé son monde sur ses intentions profondes. Ses contemporains auraient été abusés. Telle est la trame générale commune, malgré des différences, à quelques livres édités en France qui allaient nous révéler enfin la vérité sur le vice caché d'une œuvre et d'une pensée. Un voile d'opprobre a soudain recouvert sa réputation. L'homme est attaqué, son œuvre est disqualifiée. La fin d'un mythe est annoncée. L'un des auteurs explique : « Trois livres sont en effet parus cette année-là, de manière fortuite et non concertée. Trois livres de nature très différente et affichant des attitudes, des points de vue différents aussi, parfois assez éloignés. Ensuite, en effet, une campagne de type viral en est née, principalement par l'action de la presse et des réseaux numériques¹⁸. » D'autres auteurs ont tenté de surfer sur cette vague qui permet une bonne présence numérique. Un emballement

critiquedart/1321>. Pierre Frey déclarait à la presse que « Le Corbusier était un théoricien radical », un « antisémite violent », qui aurait « sans coup férir construit pour Hitler ».

15. Au printemps 2019, au moment où Le Pavillon Le Corbusier rouvre ses portes à Zurich, la controverse reprend. Voir : « Le Corbusier, fasciste ou pas ? Les points de vue opposés de Pierre Frey, professeur honoraire à l'EPFL et Patrick Moser, fondateur et conservateur du musée de la corbuséenne Ville Le Lac », *24 heures*, Lausanne, 10 mai 2019. Ce dernier écrit : « Dès lors, une "historiectomy" s'impose : l'entre-deux-guerres est une période bien trop complexe pour qu'on la laisse aux mains d'amateurs. Il faut, au contraire, toute la science et la finesse d'analyse d'historiens chevronnés pour parvenir à esquisser un portrait quelque peu ressemblant de la réalité de cette époque. Arracher des propos à leur contexte dans une volonté de nuire constitue un délit. Si Le Corbusier était vivant, il intenterait un procès en diffamation – et il le gagnerait. »

16. Voir : Ronan Audebert. *Le Corbusier en procès : état des lieux d'une polémique*. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01655579.

17. Marc Perelman, *Le Corbusier. Une froide vision du monde*, Paris, Michalon, 2015, p. 65-66.

18. François Chaslin, « Le Corbusier : les objets non identifiés », 9 mars 2020, note électronique.

s'est déclenché sur les réseaux sociaux mais aussi dans la presse à une échelle mondiale, compte tenu de la notoriété du personnage. Comme j'anime un master consacré au patrimoine culturel dont les cours se déroulent dans l'Unité d'Habitation à Firminy Vert, les guides qui organisent la visite de ce quartier imaginé par Le Corbusier dans cette ancienne ville minière me demandent ce qu'ils peuvent répondre aux touristes qui les questionnent sur le fait de savoir si Le Corbusier était bien un « fasciste ». Même questionnement chez les étudiants. Dans le cadre d'un projet européen, l'équipe du master met en place des séminaires croisés sur ce thème avec la faculté d'architecture et d'urbanisme de São Paulo¹⁹. Des enquêtes sont conduites par les étudiants sur l'histoire de Firminy Vert et sur la sociabilité dans une Unité d'Habitation (un projet est initié avec l'université Laval du Québec). L'idée de ce livre n'est pas née du hasard ; elle vient non seulement de là, mais aussi de l'expérience que j'ai faite de vivre dans une Unité d'Habitation Le Corbusier pendant deux ans et de constater le décalage abyssal entre mon vécu et le discours catastrophiste que les anti-Corbu (de gauche et de droite) ont toujours tenu sur ces bâtiments.

L'inscription d'une série d'œuvres de l'architecte sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco (2017) n'a pas été de nature à contrebalancer cette campagne de dénigrement qui s'est déployée sans aucune précaution scientifique. La parole de quelques-uns a été prise pour argent comptant. Aujourd'hui, des « lanceurs d'alerte » surgissent au moindre événement. Des « intellectuels » ont demandé l'arrêt de tout soutien public à l'œuvre de Le Corbusier. Lorsqu'une statue de l'architecte a été installée à Poissy, dans les Yvelines, le 24 janvier 2019, avec l'appui du ministère de la Culture, un des promoteurs de la campagne anti-Corbu déclare : « Ses idées sur l'urbanisme, son projet social sont vraiment du fascisme. Il veut faire table rase des vieux quartiers, centraliser le pouvoir dans les tours, et repousser les ouvriers dans la périphérie. » Signataire d'une tribune publiée dans la presse, le cinéaste Jean-Louis Comolli accuse le ministère de la Culture français de « se faire le complice de l'entreprise de réhabilitation d'un homme qui s'est réjoui de la défaite française de juin 1940 avant de se faire recruter par le régime collaborationniste du maréchal Pétain », montrant ainsi tous les dangers que produit la méconnaissance de l'histoire et d'un dossier sur lequel travaillent

19. Ce programme financé par les « Actions Jean Monnet » de la Commission européenne a été déployé grâce au soutien de l'université Jean Monnet de Saint-Étienne. Voir Robert Belot, « *Firminy-Vert ao risco da História: Uma época, uma política, um novo espírito urbanístico* », *Anais do Seminário Live Modern Heritage I*, São Paulo, Faculdade de Arquitetura e Urbanismo da Universidade de São Paulo (FAAUSP), 2017, p. 21-40 ; *Id.*, « Le Corbusier, um fascista ? Elementos de refutação dos principais erros de uma polémica », *Live Modern Heritage II*, São Paulo, Faculdade de Arquitetura e Urbanismo da Universidade de São Paulo (FAAUSP), 2021, p. 52-92.

les historiens depuis fort longtemps. Les blogs et les réseaux sociaux relaient, en les caricaturant, ces affirmations stigmatisantes et inadéquates pour dénoncer l'installation de la statue, considérant que « l'ami des fascistes ne mérite ni statue, ni musée²⁰ ». En 10 ans, tout se passe comme si la mémoire de l'architecte était passée de l'adulation à la détestation, de la gloire à la honte.

On est témoin d'une opération de révision brutale qui a provoqué une « honte de choc ». Le mythe mondial est attaqué sous l'angle idéologique à travers l'accusation polémique-morale suivante : Le Corbusier aurait incarné, dans sa doctrine, dans sa pratique, dans ses relations et dans son œuvre, une idéologie liberticide et anti-humaniste. Un blog anarchiste, s'inspirant d'un de ces livres à charge où l'on peut lire que « dès 1913, Le Corbusier vomissait déjà sa haine (des juifs)²¹ », titre ainsi le 21 juin 2019 : « Le Corbusier antisémite, pétainiste, pro-hitlérien et architecte ». On assiste à une surenchère *crescendo* de qualificatifs injurieux qui relèvent moins du discours rationnel que de la tradition rhétorique pamphlétaire. La diffamation a un effet de contagion très efficace. Elle dépasse les frontières mais aussi les limites de la simple honnêteté intellectuelle. Ainsi, dans son livre *Le Corbusier, the dishonest Architect*, publié en 2017, l'Américain Malcom Millais en fait un « collaborateur nazi²² ». Les attaques sont *ad hominem*. Elles visent l'homme. Responsable et coupable des « méfaits » de la modernité, complice de ce que le vingtième siècle a connu de pire, Le Corbusier est devenu un « sinistre individu²³ ». Le théoricien d'une nouvelle conception de l'urbanisme est ramené à la triste figure d'un « corbeau hygiéniste²⁴ ». Au nom de la volonté de mise en garde contre « l'aveuglement » des « admirateurs » de Le Corbusier (les « croyants²⁵ ») et de la mise en cause

20. Il faudrait analyser les réactions suscitées suite à ce blog. Par exemple, une personne réagissait ainsi : « Je n'ai jamais aimé les réalisations architecturales de Le Corbusier. C'est-à-dire que je suis contente d'apprendre que sa pensée et son comportement étaient aussi pauvres et haineux à l'égard des juifs et d'autres groupes, au point, notamment, de se réjouir de la défaite de son pays en 1940... » C'est désormais cela que retiennent ceux qui ne connaissent pas Le Corbusier et cette époque. Et ceux qui n'aimaient pas son œuvre trouvent enfin la vraie raison inconsciente de leur détestation. Le mode polémique, une fois de plus, démontre sa capacité à générer ce que j'appellerais la « dé-connaissance », tout ceci, bien sûr, au nom de la « vérité historique ».

21. M. Perelman, *Le Corbusier, op. cit.*, p. 39.

22. Le Corbusier « was a Nazi collaborator ». Voir chapitre 7 : « Let's Collaborate ». Malcom Millais, *Le Corbusier, the dishonest Architect*, Cambridge Scholars Publishing, 2017, p. 103.

23. Anselme Jappe, *Béton. Arme de construction massive du capitalisme*, Paris, L'Echappée, 2020, p. 47.

24. F. Chaslin, *op. cit.*, p. 140. Le style de ce livre (une « promenade » qui voudrait « simplement rompre quelques enchantements ») est volontiers irrespectueux, familier et vulgaire, avec ce possessif de dédain : « notre exalté de Corbu » ; « notre architecte chaud-fonnier », « nos compères », « notre grand acoquiné », leurs « tronches », etc.

25. *Ibid.*, p. 341.

des « professeurs » qui n'auraient fait que « prêcher sans retenue la bonne parole du maître » aux étudiants, on construit un légendaire noir où l'architecte apparaît comme « un militant fasciste²⁶ ». On lui impute la responsabilité des « quartiers modernes bâtis de la fin des années 1950 au début des années 1970 » qui seraient « les monuments laissés par le fascisme français » dans la mesure où ils auraient réalisé « l'un des vœux de Le Corbusier : l'expulsion en masse des plus vulnérables et leur assignation à résidence hors des centres-ville²⁷ ». La « brutalité inouïe » qu'on lui reproche est aussi dans la manière dont le reproche est énoncé. Mais surtout, on le transforme en fasciste, en vichyste, en traître à la patrie qui l'a accueilli. La première apparition de la guerre dans le livre de François Chaslin commence ainsi : « Dès août 1940, Charles-Édouard avait écrit à sa maman et au frerot pour se réjouir de "la défaite des armes" qui lui apparaissait comme la "miraculeuse victoire française" ». Décontextualisée, cette phrase ressemble au couperet d'une guillotine. La condamnation est prononcée avant même l'instruction à charge et à décharge que le lecteur devrait avoir le droit de connaître, et ce d'autant plus que l'auteur annonce qu'il veut faire un portrait et non un procès. Nous quittons le domaine de la connaissance pour adopter un point de vue forcément hostile. On nous invite à suivre « le vol noir du corbeau corbusant » et à poursuivre ses « démons ». La violence et le ressentiment du ton amoindrissent considérablement le projet qui pourtant avait toute sa valeur puisqu'il visait à mieux comprendre le côté Protée de Le Corbusier, « mouvant, insaisissable²⁸ ».

Ce phénomène de revisitation radicale d'une figure emblématique, dont les stratégies éditoriales sont friandes grâce à l'effet d'aubaine des commémorations, est bien connu. Il intervient régulièrement, en général trois décennies après la mort de l'intéressé. La génération qui a vécu (avec) le Second Conflit mondial et les régimes liberticides qui l'ont préparé n'a pas pu échapper à la question de l'engagement (ou du non-engagement) personnel car il s'agit aussi d'un conflit idéologique ayant engendré des guerres civiles à l'intérieur de chaque pays. Chaque homme a dû subir l'interpellation imposée par cet événement tragique qui a bouleversé les sociétés européennes. Chaque homme a été placé face aux interrogations et aux injonctions de sa conscience car ce qui était en jeu était l'idée de l'Homme et une conception de la liberté. Chaque homme a dû assumer la difficile question de sa propre responsabilité, car « rarement l'Histoire se sera incarnée en des personnes moins conditionnées par les

26. Xavier de Jarcy, *Le Corbusier, un fascisme français*, Paris, Albin Michel, 2015, p. 270. Le processus de « révision » et « ré-idéologisation » de l'œuvre de Le Corbusier a été lent. Voir Daniel Le Couedic, « Les fondements idéologiques du planisme de Le Corbusier », *Urbanisme*, février 1988, n°223, p. 56-63.

27. X. de Jarcy, *op. cit.*, p. 267

28. F. Chaslin, *op. cit.*, p. 42-43.

données économiques ou sociales, moins prédéterminées²⁹ ». Chaque homme a dû, d'une manière ou d'une autre, rendre compte de l'attitude qui a été la sienne dans ces « années noires » de l'Europe. Et on pourrait dire aussi que ceux qui, aujourd'hui, travaillent sur ces problématiques ont du mal à ne pas se poser la question de savoir comment ils auraient pu se comporter en de telles circonstances, ce qui devrait rendre modeste³⁰.

Artistes, intellectuels, écrivains ont été, à un moment, rattrapés par cette histoire quand la mémoire de ces temps tragiques a commencé à se faire « devoir », jusqu'à devenir une « hantise », transformant l'historien en « procureur du passé³¹ ». Que l'on pense à Hannah Arendt, Martin Heidegger, Maurice Blanchot, Cioran, Mircea Eliade, Ionesco, Lucien Febvre, et bien d'autres. Même un Marcel Pagnol, pourtant membre du comité d'épuration de la profession en 1945, a été convoqué au tribunal de la mémoire en raison du bref extrait du premier discours de Pétain d'après la défaite qui apparaît dans *La Fille du puisatier* (sorti en 1940) qui serait le « coup d'envoi au vichysme cinématographique » et témoignerait d'une « tentation fasciste »³². Bien sûr, les mythes ont une histoire et ils doivent subir l'épreuve toujours difficile de la science qui laïcise et relativise. Tout mythe a ses limites. La démarche scientifique relève d'une pensée libre qui ne doit satisfaire ni totem ni tabou. Je l'ai montré, pour ma part, en tentant d'historiser le « mythe résistant ». Mais la liberté impose des devoirs et le respect d'une déontologie, sous peine de se dégrader en opinion et de dériver dans le préjugé. On peut (et on doit) s'attaquer aux paradigmes et aux *épistémès* dominants, mais pas n'importe comment, et certainement pas au nom de dogmes de substitution. Il faut des prérequis éthiques et intellectuels qui n'ont rien à voir avec le moralisme et les imprécations rétrospectives. Descartes a posé les fondements de la pensée rationnelle-critique : le « doute méthodique ». C'est cette éthique de la connaissance que semblent méconnaître ceux-là mêmes qui entendent révéler les vérités cachées de Le Corbusier, dénoncer le conformisme des représentants de la culture académique et réécrire l'histoire.

Il est quand même peu banal qu'un des représentants du courant anti-Corbu prenne la liberté d'écrire à un historien reconnu, l'Américain Robert Paxton, grand spécialiste de Vichy (que je connais bien car il a été membre de mon jury

29. Jean Lacouture, *Le témoignage est un combat. Une biographie de Germaine Tillon*, Paris, Seuil, 2000, p. 84.

30. Pierre Bayard, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, Paris, Minuit, 2013.

31. Henry Rousso, *La Hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998.

32. Joseph Daniel, « Tentations fascistes », *Le Monde diplomatique*, octobre 1980. Il avait produit un documentaire commandé par les services de propagande de Vichy en 1941. Voir Jean-Pierre Bertin-Maghit, *Les Documenteurs des années noires : les documentaires de propagande, France 1940-1944*, Paris, Nouveau Monde, 2004.

de thèse) pour le « mettre en garde » contre sa présence éventuelle au colloque sur l'architecte qui aura lieu au Centre Pompidou en 2016 :

Si la campagne contre Le Corbusier « fasciste » a pris une dimension absurde et démesurée, je me permets de vous mettre en garde contre certains milieux dont la frilosité à l'égard de cette histoire-là est exactement du même ordre que celle que vous avez connue et combattue au début des années 1970. On se réjouit grandement de l'annonce de cette présidence, bien sûr, mais il ne faudrait pas que votre notoriété serve de caution à ceux qui contournent systématiquement les zones d'ombre ou qui marchent à pas feutrés là où le sol grince³³.

Un des effets malheureux de cette menace ou de cette pression a été le renoncement de Robert Paxton à participer à ce colloque. Ces lumières auraient pourtant été fort utiles au débat. Selon François Chaslin, les chercheurs qui se permettent, au nom de la connaissance, de mettre en doute les énoncés des néo-détracteurs sont atteints de « frilosité » : ils sont classés dans la catégorie des « experts en autocensure qui seront invités à en débattre benoîtement entre eux ». Lui-même tient à prévenir dans les premières lignes de son livre que celui-ci « n'est pas un travail universitaire » ; il se veut affranchi de la « grandeur conforme ». Ce qui n'empêche pas l'auteur de la lettre de se revendiquer de la culture académique et de se désolidariser de « cette campagne [...] déplaisante dans sa forme, sa recherche délibérée du scandale, son caractère épidémique et quasi instantané » qui « traduit l'extraordinaire suivisme de la presse globalisée, notamment dans sa version numérique, et le déploiement viral des informations que colportent les réseaux sociaux ». Un syndrome de type prophético-paranoïde semble réunir les détracteurs de la vague 2015 : ils seraient les seuls à révéler des faits que les autres ne voudraient pas entendre et pour cela ils seraient combattus par un certain *establishment* atteint de frilosité et de cécité soucieux avant tout de protéger la « marque » Corbu et d'exclure les dissidents. La réalité historique indique pourtant clairement que l'on a toujours débattu autour de l'architecte et que celui-ci a fait l'objet d'études « rigoureuses » qui n'évitaient pas la question de son rapport au fascisme, mais qui avaient le souci de respecter l'*ethos* de la recherche historique. Je ne prendrais que deux exemples. Le livre de Robert Fishman (*L'utopie urbaine au XX^e siècle*, 1979), où l'on peut lire que « l'hostilité de Le Corbusier à la démocratie était plus proche de celle de Platon que de celle de Pétain », ou le livre plus récent de Mark Antliff, *Avant-Garde Fascism, The Mobilization of Myth, Art, and Culture in France, 1909-1939*, publié aux Duke University Press en 2007, qui revient sur

33. François Chaslin, Lettre à Robert Paxton, 2 mai 2015, *La République des livres*, Blog de Pierre Assouline.

l'impact de la théorie sorélienne de la révolution culturelle dans l'émergence des avant-gardes artistiques. Les éléments nouveaux des écrits des détracteurs d'aujourd'hui sont rares, voire inexistant³⁴.

L'écriture biographique est un exercice qui requiert certaines qualités et présente des dangers³⁵, surtout lorsqu'il s'agit d'un personnage d'une envergure mondiale. Comment analyser sans banaliser ? Comment démystifier sans se laisser aller au parti pris et à la facilité de l'imprécation ? En respectant la déontologie qui sied à la démarche scientifique ou tout simplement l'honnêteté intellectuelle. La facilité du jugement moral et l'instruction à charge sont le plus sûr moyen de ne pas pouvoir le relever. Les néo-détracteurs ont tendance à penser qu'ils sont les seuls à entrevoir la lumière de la vérité sur la pensée de l'architecte, ce qui expliquerait les critiques dont ils ont fait l'objet. Mais eux-mêmes s'inscrivent dans une tradition du dénigrement qui n'a cessé de poursuivre Le Corbusier tout au long de sa vie, étant noté, comme je propose de le montrer, que les grammaires du dénigrement évoluent en fonction des époques et des contextes. La consécration dont il a fait l'objet après sa mort a fait oublier que toute sa vie, Le Corbusier a été en butte à l'hostilité, au procès d'intention, à l'invective. Il s'en amuse lui-même dans une lettre à Brassai d'août 1952 : « Encore maintenant, presque chacun de mes plans suscite de violentes réactions. On m'insulte, on me traite de barbare, de fou, d'illuminé, d'homme sans cœur, d'iconoclaste, d'antéchrist³⁶. On me dénonce tantôt comme suppôt de Lénine, tantôt comme agent du capitalisme. En tout cas, je suis le destructeur. » Dès l'origine de son combat, qui ressemble à une croisade, il savait à quoi s'attendre. En témoigne cette lettre à Charles L'Éplattenier, de 1908 ; après lui avoir annoncé que son « concept s'établit », il confie avec lucidité et prescience :

34. Deux exemples. Jean Plumyène et Raymond Lasierra, *Les fascismes français, 1923-1963*, Paris, Seuil, 1963 (« Le fascisme rêvait d'une cité du soleil, d'une cité radieuse, dont Campanella avait rêvé avant lui, et à laquelle Le Corbusier, qui fut membre du Faisceau en 1926, s'est efforcé de donner son expression architecturale »). Voir aussi Robert Fishman, *L'utopie urbaine au XX^e siècle : Ebenezer Howard, Frank Lloyd Wright, Le Corbusier*, Paris, Mardaga, 1979, p. 183 et suiv. L'historien américain reconnaît que l'architecte ne fut « ni fasciste ni collaborateur ».

35. Robert Belot, « La biographie, entre mémoire et histoire, affect et concept », in Antoine Coppolani et Frédéric Rousseau (dir.), *La biographie en histoire. Jeux et enjeux d'écriture*, Paris, Michel Houdiard, 2007, p. 56-67.

36. Dès 1925, Le Corbusier signale cette stigmatisation religieuse : « En voici assez pour qu'on nous vomisse comme l'antéchrist. » Le Corbusier, *Urbanisme* (1925), Paris, Flammarion, coll. « Champs arts », 1984, p. 69. Voir aussi Le Corbusier, « Classement et choix », *L'Esprit nouveau*, n°22.

Et aujourd'hui, c'est fini des petits rêves enfantins d'une réussite semblable à celle d'une ou deux écoles d'Allemagne, Vienne, Darmstadt. C'est trop facile, et je veux me battre avec la vérité elle-même. Elle me martyrisera peut-être, sûrement. Ce n'est pas la quiétude qu'aujourd'hui j'envisage et me prépare pour l'avenir. Et peut-être moins encore le triomphe de la foule... Mais moi, je vivrai, sincère, et de l'invective je serai heureux.

Il confiera à sa mère, le 6 mai 1947 : « Ma vie aura été de chien, mais pleinement vécue : à la limite de la crevasse mais vainqueur tout de même ». Dans les années 1920-1930, Le Corbusier est le représentant du « judéo-bolchevisme » et la bête noire des tenants de l'académisme. Sous Vichy, il est le mondialiste hors sol qui n'a rien compris à la terre de France. À la Libération, il est le « fada ». Dans les années 1960, il est l'ennemi de libéralisme proto-écologique. Dans les années 1970, il est stigmatisé comme « crypto-stalinien ». Michel Foucault déplorait cette « cruauté » qu'il jugeait « parfaitement inutile » : « Le Corbusier était, j'en suis sûr, plein de bonnes intentions, et ce qu'il fit était en fait destiné à produire des effets libérateurs³⁷. » Cette bienveillance n'est plus de mise. Le Corbusier est passé de l'autre côté du spectre idéologique. Le consensus actuel (à voir la réception très positive que cette thèse a reçue de la part des médias) vise la destruction du mythe mais appréhendée sous un angle spécifique, et même spécieux. Ce qui est nouveau, c'est la conjonction opportuniste éditoriale autour d'un anniversaire, le retentissement médiatique et la docilité des médias à répercuter sans prise de distance des thèses qui ne relèvent pas de l'exercice habituel de la pensée³⁸.

Démystifier est une opération qui, en soi, est louable et souhaitable, mais difficile et dangereuse. Elle doit respecter les codes du débat intellectuel. Or, le front accusatoire (car il ne s'agit pas d'un acte isolé, c'est une « tendance », et c'est en cela qu'il doit être analysé) déploie des logiques pseudo-argumentatives qui prennent des libertés étonnantes avec les règles les plus élémentaires du *nomos* académique. La non-maîtrise de certaines notions (appartenant à d'autres champs disciplinaires que l'architecture) produit des biais cognitifs

37. « Questions à Michel Foucault sur la géographie », *Hérodote*, n° 1, janvier-mars 1976, p. 71-85. Voir aussi Michel Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, p. 270-285.

38. Ces « thèses » ont d'ailleurs fait des émules. On considère comme désormais une évidence non susceptible d'être répliquée le fait que « l'engagement de Le Corbusier aux côtés de fascistes français durera vingt années et le conduira à travailler pour le régime de Vichy », ce qui expliquerait ses théories « totalitaires ». Voir Olivier Barancy, *Misère de l'espace moderne : la production de Le Corbusier et ses conséquences*, Marseille, éditions Argone, 2017 ; Marc Perelman, *Le Corbusier*, op. cit. ; M. Millais, op. cit. Xavier de Jarcy et Marc Perelman se sont réunis pour coordonner le livre qui reprend leurs accusations : *Le Corbusier, zones d'ombre*, Paris, Non Standard, 2018.

qui aboutissent à des affirmations qui ne relèvent plus du champ scientifique ou, tout simplement, de la connaissance. Il y a même chez les détracteurs une volonté de s'affranchir de l'*ethos* scientifique, qui se traduit par une attitude de disqualification des historiens, de leurs méthodes et de leurs résultats³⁹. D'où un mépris affiché pour les « professeurs ». L'heure semble voir triompher, dans tous les domaines, une sorte de *populisme anti-intellectualiste* et de méfiance à l'endroit des instances et des protocoles du savoir. Au régime de la preuve, on préfère l'insinuation, le soupçon, l'extrapolation et finalement le jugement. Au doute méthodique et à la nuance, on préfère l'instruction à charge et le mode inquisitoire qui assure une meilleure viralité médiatique. Du coup, l'opération annoncée de « démystification » se mord la queue et devient une mystification négative qui produit un légendaire noir au nom de la lutte supposée contre la légende. L'opération anti-Le Corbusier est intéressante à analyser car elle renvoie à un questionnement plus fondamental sur notre entrée dans l'ère de « post-vérité⁴⁰ », des « faits alternatifs » et du « fake knowledge »⁴¹.

La particularité du phénomène, c'est qu'il touche les milieux académiques⁴². Et il ne s'agit pas seulement d'une question de maniement de notions, de biais méthodologiques ou d'éloignement par rapport à l'*ethos* académique. Le style relève souvent de la rhétorique polémique, agressive, dénonciatrice, parfois vengeresse. On le trouve par exemple dans l'ouvrage de Marc Perelman, dont le mérite est d'avoir été pionnier dans la formulation de l'accusation de « totalitarisme » avant la vague de 2015⁴³, ce qui lui aurait valu « une inter-

39. Ainsi, il est reproché à l'historien Remi Baudouï « sa capacité à modérer voire excuser les positions politiques fascistes et pro-vichystes de son héraut » ; son « objectivité historiographique » ne serait que l'aveu d'un « *a priori* idéologique ». Bref, tous ceux qui tentent d'examiner la thèse du « Corbusier fasciste » deviennent *ipso facto* des « thuriféraires patentés » et des suspects idéologiques. Voir M. Perelman, *Le Corbusier*, op. cit., p. 59, note 33, et p. 67 ; voir aussi R. Baudouï, « L'attitude de Le Corbusier pendant la guerre », in *Le Corbusier une anthologie*, Paris, CCI Beaubourg, 1987, p. 455-459.

40. Ralph Keyes, *The post-truth era: dishonesty and deception in contemporary life*, New York, St Martin's Press, 2004.

41. Henning Hopf, Alain Krief, Goverdhan Mehta et Stephen A. Matlin, « Fake science and the knowledge crisis: ignorance can be fatal », *Royal Society Open Science*, vol. 6, n°5, 1^{er} mai 2019, en ligne : <<https://doi.org/10.1098/rsos.190161>>.

42. François Chaslin le mentionne dans sa note « Le Corbusier : les objets non identifiés » : « J'ai en effet été journaliste autrefois (carte de presse 1977) mais aussi architecte (1979) et par ailleurs professeur (1996) et producteur sur France Culture (1999). Marc Perelman, auteur d'un autre livre, est architecte (1979), docteur (1992), HDR (1997) et professeur (2000). Des auteurs que l'on vise, seul Xavier de Jarcy est journaliste, ce qui n'est pas déshonorant. »

43. Marc Perelman, *Urbs ex machina. Le Corbusier (le courant froid de l'architecture)*, Paris-Lagrasse, Passion/Verdier, 1986. Cela dit, on suivra volontiers cet auteur qui considère qu'il convient de ne pas dissocier, chez Le Corbusier, « ses idées, son urbanisme et son architecture ». Il convient aussi de noter que la critique de « l'univers concentrationnaire » du Corbu est très ancienne puisqu'elle apparaît sous la signature de Pierre Francastel en 1956 : *Art et technique*.

diction professionnelle » et une mise au ban⁴⁴. Le Corbusier devient « le Père de la Horde des Architectes » ; on attaque « les spécialistes attirés ou auto-proclamés » ; tel article d'un universitaire est brocardé comme « accablant » et son auteur comme victime de sa « fascination » pour son « héraut » ; tel autre est présenté comme un « énamouré permanent du Corbu », atteint « d'hystérie fervente envers son idole » ; la dénonciation des travers épistémologiques des « adulateurs, adorateurs et autres caudataires » (dont certains diraient qu'elle est comme un miroir des siens propres) prend un tour violent lorsqu'il accuse ses collègues qui « versent et se complaisent alors dans le marigot des concepts creux, pétrifiés » et qui « errent dans le cimetière des catégories mortes » ; Le Corbusier lui-même est psychanalysé dans son rapport aux femmes et rangé dans la « catégorie » des individus atteints de « cuirasse caractérielle névrotique » ; les chercheurs qui expliquent qu'il faut « replacer l'œuvre dans le contexte de son époque » ne sont que des « valets » du maître, victimes d'une illusion qui ne leur permet pas de comprendre que Le Corbusier voulait faire naître un « béhémoth urbain monstrueux ». Heureusement, il déclare avoir une certaine confiance dans « les historiens rigoureux qui sauront faire la part des choses » (telle pourrait être mon ambition), bien qu'il se « méfie de certains historiens souvent complaisants avec l'histoire et avec ceux qui en ont été les protagonistes plus ou moins serviles ». L'historien « rigoureux », justement, doit comprendre que la « vérité » est dialectique et inatteignable, qu'elle fuie la binarité, le jugement et l'imprécation ; il est donc modeste car il a fait sienne la formule de Lucien Febvre qui, en présentant en 1962 la collection « Esprit de la Résistance » aux Presses universitaires de France, lui recommandait d'être conscient de l'« affreusement compliqué de ce qui touche à l'homme, à ses rêves, à ses idées, à ses passions ».

Ce qui est le plus étonnant, c'est que cette tentative de réinterprétation ne s'appuie sur aucune source nouvelle fondamentale qui justifierait ce réexamen et ce changement de paradigme. À une exception près : sa correspondance privée qui a été publiée en 2013 (les lettres à sa famille de 1926 à 1946), grâce à la Fondation Le Corbusier, accusée d'être la gardienne du temple corbuséen alors qu'elle a mis sur la place publique cette part de la vie privée de l'architecte où l'on trouve certains de ses jugements qui, paradoxalement, vont ravitailler cette campagne de dénigrement⁴⁵.

Dans la préface à cette édition, la part consacrée aux enjeux idéologiques ou politiques est justement restreinte car proportionnelle à la place et au rôle

44. M. Perelman, *Le Corbusier, op. cit.*, p. 61. Les citations qui suivent sont tirées de ce livre.

45. Le Corbusier, *Correspondance. Lettres à la famille, 1926-1946*, t. II, Paris, Infolio/Gallimard, 2013. Une édition établie, annotée et présentée par l'historien Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles.

qu'occupent ces enjeux dans la vie de l'architecte et dans sa correspondance. On signale que Le Corbusier, culturellement, est sensible à la « droite autoritaire », cette orientation étant en dissonance avec son mépris profond pour le conservatisme bourgeois, son aversion à l'égard de la « ploutocratie » et son indépendance d'esprit. On note sa « haine pour le régime hitlérien » et on explique que son passage à Vichy, au-delà des « propos flagorneurs et outre-cuidants », relèverait avant tout de son opportunisme professionnel. Cette préface ne dit pas un mot des quelques incidentes antisémites qu'on trouve dans des lettres. Il n'y en fait que 7 occurrences où le mot « juif » apparaît, sur un volume de 1 000 pages. Or, ce sont quelques-unes de ses lettres qui vont nourrir la verve anti-corbuséenne des auteurs dont les livres vont retentir mondialement à l'occasion du 50^e anniversaire. Fondée sur ce biais de disproportionnalité, une contre-narration se met en place qui, contre toute attente, transforme Le Corbusier en adepte (déclaré ou honteux) de l'hitlérisme imprégné d'antisémitisme, ce qui l'a conduit à être un suppôt du régime de Vichy. L'on cite principalement : « L'argent, les Juifs (en partie responsables), la Franc-maçonnerie, tout subira la loi juste. Ces forteresses honteuses seront démantelées. » ; « Hitler peut couronner sa vie par une œuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe » ; « Les Juifs passent un sale moment. J'en suis parfois contrit. Mais il apparaît que leur soif aveugle de l'argent avait pourri le pays. » Pour François Chaslin, ces extraits montrent que Le Corbusier est « pénétré » d'antisémitisme, et qu'il ne s'agit pas seulement d'une réaction surgie « brièvement⁴⁶ ». Toujours cette tendance à essentialiser la pensée (explicite et implicite) de l'architecte en vue de sa discréditation morale.

Tout ce qui est mis en exergue et qui doit servir de pièce à charge (la présence de l'architecte à Vichy, par exemple, le point nodal de l'accusation) était globalement connu depuis fort longtemps. À l'inverse, d'autres informations, également connues, sont mises de côté. Dans ce choix sélectif se donne à voir un des biais les plus évidents qui structure toute démarche révisionniste : le biais de *congruence*. Est à l'œuvre une heuristique de la congruence qui évacue tout ce qui ne cadre pas avec la nouvelle doxa ambiante. C'est une manière de condamner l'accès à l'« affreusement compliqué » de ce qui constitue le personnage qu'est Le Corbusier, lequel était d'ailleurs moins un « réalisateur » qu'un intellectuel, ce que sa corporation lui reprochera avec une remarquable constance. Le propre des entreprises de disqualification tient en cette liberté (licence, parfois) qu'elles s'arrogent de ne pas considérer la complexité de la réalité et de ne pas rendre compte des contradictions qu'elle provoque. Comment peut-on affirmer que

46. F. Chaslin, *op. cit.*, p. 97. Mais contrairement à Jarcy et Perelman (et bien d'autres), à la question « Mais au fait, Le Corbusier était-il fasciste ? », il répond : « Lui-même ne l'a jamais affirmé, ni proclamé ni avoué, ni en public ni en privé. » Ce qui ne veut pas dire qu'il ne participait pas d'un « esprit fasciste ».

Le Corbusier, « fasciste et collaborateur notoire⁴⁷ », aurait dû être condamné à la Libération alors qu'il refuse de mettre son nom sur la couverture de *La Charte d'Athènes*, publiée en 1942, afin de ne pas compromettre le succès du livre et les idées qu'il soutenait, tant son nom faisait office de repoussoir ? Comment peut-on décréter que sa pensée relève des idéologies anti-humanistes alors que Le Corbusier n'a cessé de proclamer que son ambition ultime était organisée autour d'un « programme exclusivement humain, replaçant l'homme au centre de la préoccupation architecturale⁴⁸ » et en faisant du logis un des fondements des droits de l'Homme ? Comment peut-on l'accuser d'antisémitisme organique alors que l'extrême droite d'avant-guerre le présente comme étant l'incarnation de « l'anti-France » parce qu'il serait au service des « métèques » et de la « juiverie internationale » ? Pourquoi ce bruit envahissant autour du vichysme supposé de Le Corbusier (qui n'y a exercé aucune responsabilité et n'a reçu aucune commande) fait-il tant contraste avec un silence sur son maître, Auguste Perret, membre du comité d'honneur de l'exposition Arno Brecker en 1942, élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1943, apprécié par les deux directeurs des Beaux-Arts successifs⁴⁹, membre influent de l'Ordre des architectes (un ordre fondé par Vichy et qui ne fut pour ainsi dire pas « épuré » à la Libération⁵⁰) ? Comment peut-on avoir été « pro-nazi » et « collabo » et avoir été célébré comme une des figures du renouveau de la France par un pouvoir issu de la Résistance ? Ce sont ces contradictions qu'il est tentant de mettre à jour et de tenter de dénouer.

En tant qu'historien ayant travaillé sur l'engagement des intellectuels, la question du fascisme et la construction socio-politique de la mémoire, je propose un petit exercice d'élucidation et de réfutation de la nouvelle doxa noire frappant Le Corbusier. Il s'agit donc de dévoiler les biais de la stratégie de dénonciation en cours et de proposer un schéma contre-argumentatif. Entre le mythe et le contre-mythe en émergence, il me paraît utile de réintroduire la polémique dans un régime d'historicité qui permet une nécessaire et salutaire mise à distance. Non pas pour défendre Le Corbusier et sa mémoire (je n'entre pas dans la catégorie des admirateurs du « Maître ») mais pour défendre une certaine éthique de la critique.

47. O. Barancy, *op. cit.*, p. 48.

48. Le Corbusier, « Entretien avec les étudiants des écoles d'architecture », 17 octobre 1942, in *La Charte d'Athènes. Avec un discours liminaire de Jean Giraudoux*. Groupe CIAM-France, Paris, Plon, 1943 (rééd. Paris, Minuit, 1957, augmenté de l'*Entretien avec les étudiants des écoles d'architecture*), p. 140.

49. Le conservateur Louis Hauteœur et l'extrémiste Georges Hilaire.

50. Danièle Voldman, « L'épuration des architectes », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°39-40, 1995, p. 26-27.